

hommes intelligents. Ils ont abrité chez eux, pour assurer sa persévérance, un prêtre Arménien schismatique récemment passé au catholicisme. Ce vieillard a quelque culture intellectuelle. Il est même poète, et le P. Supérieur nous traduit mot à mot, à mesure qu'il les débite, quelques-unes de ses compositions qui ne manquent pas d'intérêt. Un prêtre grec vient aussi dire sa messe dans la maison. Les bons Pères se font tout à tous pour sauver tout le monde à Jésus-Christ.

Nos soirées sur la terrasse étaient le meilleur moment du jour. On ne pratique guère ici le précepte du Deutéronome qui recommande de mettre une balustrade autour de son toit, pour éviter que, quelque imprudent venant à tomber, le propriétaire n'ait la responsabilité de sa mort¹. Comme elles manquent à peu près toutes de parapet protecteur, nous sommes admis à voir très directement pourquoi et comment ces terrasses sont la moitié, sinon le tout de la maison orientale. C'est là qu'on vient respirer l'air, boire le soleil, prier, manger, dormir. C'est là qu'on étend le grain, les raisins et les figues pour les sécher. Le voleur ne saurait y atteindre pour rien dérober. Un rouleau de pierre, vieux fût de colonne qui a jadis orné quelque temple, y demeure en permanence, et après la pluie on le promène sur la couche de terre glaise mêlée de cendre qui remplace la chape de ciment sur ces voûtes rudimentaires. C'est là que l'herbe

¹ Deut., xxii, 8.

pousse pour mourir bientôt, *foenum tectorum quod priusquam evellatur exaruit*. Des poulets et des moineaux s'y poursuivent. Sur le soir un chien y pousse des lugubres gémissements.

La ville a tous les inconvénients de celles que nous avons vues jusqu'à ce jour dans cet Orient sans civilisation et plein de misère : pavé affreux quand il existe, maisons délabrées et mal bâties, rues sales et bazars médiocres. Avec cela pas de souvenirs importants. Toutefois la population, fortement charpentée, alerte, entreprenante, y est bien de la race de ces pirates ciliciens qui ont donné tant de peine aux protecteurs de l'ordre public autrefois et aujourd'hui, depuis Pompée et Cicéron, jusqu'à Dervisch-Pacha en 1866. Nous regardions tout à l'heure des hommes dirigeant leurs radeaux au tournant rapide du Sarus. C'est le type accompli des écumeurs de mer, et le seul souvenir du passé qui demeure ici. Adana existait pourtant à l'époque de Xénophon.

Nous nous amusons à examiner des mandragores mises en vente chez un tailleur. La mandragore, c'est le petit homme planté qu'on n'osait pas arracher au moyen âge, parce qu'il poussait des gémissements, mais qui devenait un talisman bien utile pour quiconque le possédait. On sait que la racine de la mandragore affecte les dispositions du corps humain, sans en excepter la barbe et les cheveux; aussi l'a-t-on appelée la plante à forme humaine. Les anciens lui attribuaient le pouvoir de faire cesser la stérilité de la femme, et l'Écri-

ture raconte par quel marché Rachel acheta à Lia les mandragores que Ruben alla cueillir au temps de la moisson. C'est encore en avril qu'on les arrache. Le fruit de cette plante, comme un petit abricot sans noyau, est d'un goût aussi exquis que la banane. L'odeur en est délicieuse.

Aujourd'hui Adana est toute au commerce du coton et des marchandises qui viennent du centre de l'Asie. Sur une population de cinquante mille âmes, elle compte plus de vingt-cinq mille Arméniens, gens fort habiles dans les affaires et qui constituent la bourgeoisie de la cité. La plupart d'entre eux appartiennent à l'Église schismatique. Les catholiques ont à leur tête quatre jeunes prêtres élevés, soit à Paris, soit à Rome, et qui m'ont vivement frappé par leur bonne tenue et leur distinction. Supposons que ces jeunes gens continuent à s'appliquer à des études sérieuses, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostome, nous paraîtront un peu moins aux antipodes de ce pauvre clergé oriental que nous avons trouvé, à peu près partout, si insuffisant comme zèle et comme instruction. Quelques-unes de leurs religieuses tiennent l'école des filles. A eux de leur faire un devoir de donner à leurs élèves une éducation forte et sérieuse en enseignant beaucoup de religion et moins de broderie, chose plus utile à la vanité qu'à la vertu et au bonheur des familles.

La communauté chrétienne qui, jusqu'à ces derniers temps, a eu à Adana la principale influence,

est celle des protestants d'Amérique. Les Jésuites, chargés des missions d'Arménie, ont reçu ordre de leur disputer le terrain, et ils y réussirent. Ceux-là ont déjà de splendides constructions, beaucoup d'entrain et de grandes ressources. Ceux-ci pourraient s'en assurer autant, mais ils tiennent peu à employer des moyens humains parmi des populations déjà beaucoup trop humaines. De larges aumônes détermineraient certainement de rapides conquêtes; mais ce que l'argent aurait fait la veille, l'argent pourrait le détruire le lendemain. Un des catholiques les plus intelligents d'Adana, qui nous a d'ailleurs intéressés par sa conversation, trouvait étrange que, les protestants ayant donné cet hiver pour cent cinquante mille francs de farine, les bons Pères n'en eussent pas distribué pour deux cent mille. Ce brave homme laissait voir qu'il n'avait pas tout à fait le sens des choses divines, et, si nous ne l'avions connu, son raisonnement nous aurait fait supposer qu'il tenait de fort près à ceux que l'on convertit par l'estomac, ou qui ont la conscience dans le ventre. Cet ardent prosélytisme des Américains, que nous avons déjà trouvé sur notre route, est un phénomène de l'ordre moral digne de toute notre attention. Seul le scepticisme est méprisable, parce que c'est le suicide de l'homme. Cette vaste église, que je voyais tous les soirs illuminée et où retentissaient jusqu'à une heure tardive des chants pieux, ne disait-elle pas à la ville entière que ces apôtres du libre examen, pour avoir une foi très incomplète, montrent quand

même un zèle très grand? Ce zèle est âpre, paraît-il. Nous devons nous embarquer dimanche avec M. Christi, le chef de la mission; nous le jugerons de plus près.

Adana, vendredi 27 avril.

C'est aujourd'hui fête civile, l'anniversaire de la naissance du sultan. Au coup de canon qui retentira vers une heure, il faudra, avec le P. Chartron, aller faire notre visite au pacha. Les grands personnages de la ville, au nombre desquels on veut bien nous compter, sont tenus à cette marque de déférence.

La matinée se passe à voir quelques ateliers où l'on tisse le poil de chèvre ou de chameau, métier qu'avait choisi saint Paul, et à causer avec le directeur général des postes, un ancien officier français qui nous raconte des choses les plus intéressantes sur Aïas et ses vieux sarcophages, sur Missis l'ancienne Mopsueste, Anazarbe ou Justinianopolis et son enceinte byzantine en fer à cheval, enfin sur Sis, l'ancienne capitale des rois d'Arménie. Qu'il y aurait à voir et à étudier en s'enfonçant dans les terres à travers des pays si pleins de souvenirs! Un jour viendra, je l'espère, et il n'est pas loin, où des colons européens, avec

des pioches et des fusils, car ici l'un et l'autre sont nécessaires aux pionniers de l'agriculture, supplanteront ces Turcs paresseux, et feront germer de riches moissons dans ces plaines arrosées par le Sarus et le Pyrame, et néanmoins si délaissées, que le sultan a voulu les vendre à huit francs l'hectare. Ce qui tue ce pauvre pays, c'est Constantinople, ou mieux ce qui manque à Constantinople, un gouvernement. La propriété ne vaut qu'à la condition d'être protégée. Les hommes ne sont forts qu'abrités par des lois. Les lois ne sont bonnes qu'avec des tribunaux. Les tribunaux ne valent que par l'intégrité des juges. Derrière les juges il faut des gendarmes. Or il n'y a ici rien de tout cela, ou mieux tout est ici tellement vénal, qu'il faut vivre et se défendre comme s'il n'y avait rien.

Puisque les fonctions publiques se donnent, non pas au mérite, mais au plus offrant, nous nous demandons, en allant voir le pacha, combien il a dû payer son pachalik, et combien il revend lui-même les charges subalternes dont il est le dispensateur. Il nous paraît d'ailleurs assez mal logé. Nous fendons péniblement la foule, où les gens en haillons sont les plus nombreux. Ils se pressent jusqu'à la porte du divan. C'est là une promiscuité touchante et une liberté que le petit peuple n'a pas chez nous. Les élèves du collège arménien schismatique chantent en chœur des compliments sur le mode exagératif. Musique et paroles sont aussi médiocres que le bouquet réglementaire dont chacun

se trouve muni. On souhaite longue vie au sultan et belle santé au pacha, qui se porte d'ailleurs à merveille. La musique militaire, — une douzaine de cuivres tenus par des soldats en loques, — lutte d'énergie avec l'orphéon scolaire, et le tumulte est à son comble au dehors comme au dedans. Le pacha, à qui nous sommes présentés par le P. Chartron comme des voyageurs illustres, nous accueille selon les mérites qu'on nous attribue. C'est un bel homme de soixante ans environ. Il nous fait dire par interprète des choses aimables. L'assemblée est convaincue que nous avons toutes ses faveurs. On nous offre des rafraichissements. Nous nous levons peu après, emportant ses meilleurs souhaits de voyage, mais sans attendre le café. C'est une impolitesse qu'on nous reprochera demain. Décidément nous ne devenons pas Orientaux.

La soirée se passe sur les bords du Sarus, dont les eaux, gonflées par les derniers orages, s'engouffrent en tourbillonnant à travers les seize arches du pont reconstruit par Justinien. Quelques moulins sur des pontons font à nos pieds un bruit monotone. Un paysan maudit son âne. Sur l'autre rive, des Bédouins campent dans un cimetière.

Samedi 28 avril.

Il est temps de repartir. Je me sens un peu de fièvre. Tous ces bords du golfe d'Issus sont malsains. Le bon P. Chartron nous accompagne jusqu'à la gare sur son petit cheval alezan et nous serre la main une dernière fois. A neuf heures nous sommes à Tarsous. J'ai voulu me donner la consolation de dire la messe là où naquit saint Paul, le grand apôtre, qui a toujours été un peu mon patron.

C'est chez les Maronites que tout a été préparé. Trouver un missel romain est ici très difficile. Quant aux ornements, il faut les prendre comme ils sont, la chasuble se trouvant agrémentée d'un col droit brodé d'or et montant jusqu'aux oreilles. M. Vigouroux, qui n'a pu affronter à jeun notre excursion matinale, trouve sa consolation à me servir de clerc. Quant à une assistance de catholiques romains, nous n'y comptons guère. Voici pourtant qu'elle arrive tout à coup aussi nombreuse que choisie. Une caravane des pèlerins français que nous avons laissée en Palestine, il y a un mois, a débarqué à Mersina, et elle vient en dévotion jusqu'à Tarsous. M. Guérin et sa famille sont avec elle. J'éprouve une douce consolation à bénir ce vénérable vieillard et ses enfants, si accomplis qu'ils semblent d'un autre temps et d'un autre

monde. Il y a dans le reste de l'assistance quelques grands noms. Qu'importe? Pour moi tout ce qui est Français est grand et me tient au cœur. Je me fais auprès de Dieu l'interprète de ces vaillants chrétiens, et je demande à saint Paul d'appuyer lui-même de toute son éloquence notre supplication commune pour le triomphe de Jésus-Christ et de son Église. Dans sa ville-patrie, l'Apôtre dut offrir souvent le sacrifice que j'offre aujourd'hui, et dont il a écrit : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Paul vécut quelque temps à Tarse, après ses premières prédications de Damas et de Jérusalem. C'est ici que Barnabé vint le prendre pour le conduire à Antioche. Qu'il ait exercé son apostolat dans sa ville-patrie et dans toute la Cilicie, c'est ce qui ressort de sa lettre aux Galates¹ et du livre des Actes². Aussi de très bonne heure les communautés chrétiennes furent-elles nombreuses et florissantes dans tout le pays. Ce qui en reste aujourd'hui est pitoyable. Les neuf dixièmes de la population sont de race turque et de religion musulmane.

Un dîner de vingt-cinq couverts (l'expression est prétentieuse) nous est servi chez le bon curé grec. On n'attendait pas la caravane, mais on comptait sur notre retour, et on s'était préparé. Nous sommes régales par les jeunes écoliers d'une cantate en

¹ Galat., I, 22, 24.

² Actes, xv, 23, 41; xxii, 21, rapprochés de ix, 30, et xi, 25.

toutes langues, et par l'instituteur d'un compliment en vers français. Ce jeune maître mérite d'être encouragé et soutenu par l'œuvre des Écoles d'Orient, car il a le sentiment vrai de sa mission pédagogique.

Nous revoyons avec M. Guérin ce que nous avons visité trois jours auparavant. La petite église des Arméniens remonte à une haute antiquité, mais elle n'est pas plus de saint Paul que l'arbre dont on nous donne enfin des nouvelles, et qu'on peut voir au cimetière chrétien. Il vaut mieux chercher le souvenir de l'Apôtre dans un de ces ateliers où se fabriquent les tissus de poil de chèvre, que les anciens employaient volontiers à faire des tentes militaires, et dont les Bédouins se servent encore. Vainement nous avons cherché l'autre jour à Tarse un de ces tisserands. Nous sommes assez heureux ce soir pour tomber à l'improviste chez l'un d'entre eux. Nous en avons déjà visités à Adana, mais on comprendra qu'ici même un successeur de ces artisans chez qui Paul apprit à tisser, il y a près de dix-neuf siècles, soit un souvenir qui nous intéresse au premier chef.

Les instruments de tissage se sont-ils perfectionnés depuis lors? Je ne le crois guère, car ils nous paraissent très primitifs. De belles mèches de poils de chèvre sont déposées dans un coin de l'atelier; un homme les prend, les met à sa ceinture et les file. Le fil, qu'il a produit dans un mouvement en arrière, se double par un mouvement en avant, et enfin se triple par un nouveau retour

en arrière qui lui donne sa forme et sa force définitives. Quand la pelote a le poids voulu, on la dépose dans une corbeille, où un autre ouvrier la reprend pour tisser en parties noires, grises ou rougeâtres, les toiles qui serviront à faire des sacs et des tentes à l'usage des hommes du désert. Le jeune tisseur, que nous trouvons assis à terre et courbé sur son métier, a une tête intelligente et énergique. Il me figure ce petit juif tarsais, à l'âme religieuse, au cœur de feu, au courage indomptable, qui acheva, dans un semblable atelier, son éducation de rabbi en s'initiant à l'un des arts manuels que tout docteur juif devait connaître pour s'assurer la vie matérielle dans un moment critique. Paul fabriqua des tentes à Corinthe, chez le juif Aquilas, d'après les principes qu'il avait reçus ici. Le nom de cilice est resté à ces tissus, dont la Cilicie avait la spécialité.

Une mosquée qu'on nous montre marquerait le site de la maison où saint Paul serait né. Notre docteur italien avec son Plutarque n'a pas paru. A-t-il jugé que son savoir était au-dessus ou au-dessous de la circonstance? En résumé, ici encore nous n'avons vu personne qui ait quelque notion sérieuse de la ville antique et de ce qui en reste. J'en éprouve de la peine, et, la fièvre se mettant de la partie, je suis mal à l'aise.

A six heures nous arrivons à Mersina, où le P. Guillermin nous a devancés pour nous préparer une installation au *Ξενοδοχείον τῶν Ἐπιβατῶν*. Tous nos remèdes sont dans nos malles à Smyrne. Je me procure une médecine chez un pharmacien et je me

couche. La quinine enlevera demain ma légère indisposition.

La meilleure auberge de Mersina ne vaut pas grand'chose. On ne sait pas même, à cet *Hôtel des Voyageurs*, quel peut bien être le vase le plus indispensable dans une chambre de malade ou même de bien portant, et à toute extrémité on vous y offre une large caisse de zinc ayant contenu jadis des Palmers ou des Olibets. Sur les neuf heures du soir, durant mes évolutions obligatoires et prévues, je trouve le chef cuisinier, qui est peut-être aussi le maître d'hôtel, faisant la toilette de ses pieds sur la table d'hôte, encore dressée, avec un des couteaux à l'usage des *voyageurs*. La mer mugit. Le temps est mauvais. De pauvres malheureux grelottent sous notre balcon sans pouvoir dormir. Si peu que la température se rafraîchisse, les hommes de l'Orient la trouvent glaciale et la supportent péniblement. Je passe moi-même par des péripéties multiples, car, sans m'en prévenir, l'hôtelier a coupé court à mes pérégrinations et limité mon royaume à ma chambre, où M. Vigouroux dort gravement, et au balcon, où le vent de mer souffle en tempête. Je ne veux pas incommoder celui-là, tout en redoutant d'être incommodé par celui-ci. Hôtel des Voyageurs, pourquoi supprimer aussi brutalement à tes hôtes le droit d'aller et de venir? La caisse de Palmers est-elle une compensation suffisante à une si flagrante violation du droit des gens? Enfin voici l'aurore libératrice. Je la salue avec enthousiasme, puisqu'elle va nous permettre de sortir d'ici.

Après la messe dite chez les Capucins, nous nous rendons à bord, c'est-à-dire en France, car l'*Alphée* est un bateau français. Le golfe est furieusement agité. Il ne veut pas nous laisser de regrets, et, après nous avoir retenus si longtemps et si mal à propos, il nous congédie par une belle tempête. Nous nous embarquons à travers des lames formidables, et les bateliers se font payer en conséquence.

Je me sens beaucoup mieux. Par contre mon ami va fort mal. Le bateau, encore à l'ancre, s'abandonne à ces oscillations funestes qui suffisent à jeter le plus vaillant homme du monde dans une prostration générale, et semblent l'acheminer vers le suprême anéantissement. J'encourage mon cher agonisant à subir un mal qui ne tue pas.

Nous partons avec la pluie et la brume. A peine si l'on distingue les ruines de Pompéiopolis, que nous côtoyons. Ce fut jadis une colonie pénitentiaire où l'on confinait les pirates capturés. Là naquirent le stoïcien Chrysippe, le poète comique Philémon et Aratus, l'auteur des *Phénomènes*. La superbe colonnade qui traversait la ville est encore debout. Nous voguons entre Chypre et le cap Anamour.

En côtoyant l'Asie Mineure. Lundi 30 avril.

Le golfe d'Adalie se déploie devant nous avec ses vieux souvenirs.

La côte que nous longeons est celle de la Pamphylie, province gouvernée, au temps de Paul, par

un propréteur impérial. La Pisidie, plus dans les terres, dépendait de la préfecture de Galatie. Un premier amas de ruines que nous fixons au bout de notre lunette est Side, le port principal de la Pamphylie, et le grand marché où Rome allait acheter ses esclaves. Des monceaux de marbres épars disent encore son importance passée. Son théâtre fut un des plus beaux de l'Asie Mineure. Au moyen âge, on en avait fait une forteresse.

Au nord de Side se trouve Aspendus. D'après Cicéron, Verrès y avait volé des statues de grand prix. Ce n'est pas étonnant. Il paraît que parmi toutes les riches cités de la côte asiatique, celle-ci surtout étonne encore le voyageur par les splendides débris de ses antiques monuments. Le théâtre y est dans un tel état de conservation, qu'il suffirait d'un abat-voix sur la scène et d'un velarium sur l'enceinte, pour permettre d'y donner très agréablement à vingt mille spectateurs une représentation des chefs-d'œuvre d'Aristophane et de Sophocle.

J'avais oublié de dire que nous voyageons avec le pacha d'Alep. Il va à Constantinople avec ses femmes, ses enfants et une partie de sa domesticité. Pour lui, son secrétaire et un iman, il a pris deux cabines près de nous. Pour ses femmes, il a fait dresser une tente sur l'entrepont. Deux eunuques les protègent avec une vigilance féroce contre la curiosité malicieuse de quelques touristes européens. Ces deux étranges serviteurs ont l'un et l'autre la physionomie de leur emploi. Ils se recommandent, celui-là par un sourire de bêtise

que sa grande bouche esquisse tristement, celui-ci par la mine sombre que les artistes donnent aux *muets*, ces terribles bourreaux du sérail. Les mœurs du pacha et de sa suite méritent d'être étudiées de près. Lequel est le plus esclave des femmes que l'on garde, ou de l'homme jaloux qui les fait garder? « Encore un moment, nous dit le capitaine, et vous allez avoir un réjouissant spectacle. Je vais venir un grain qui amènera la débâcle de tout le campement. » Presque aussitôt, en effet, une ondée, comme on n'en voit guère qu'aux pays du soleil, s'abat sur le navire. Les eunuques demeurent à leur poste impassibles, solennels, ridiculement sublimes. L'eau a bientôt transformé l'entrepont en un véritable fleuve. Les femmes jettent des cris navrants. Les deux gardiens leur imposent silence. Une rafale enlève les tentes. Les inondées cachent leur tête dans leurs coussins de soie et d'or. La pluie s'acharne de plus belle. Alors seulement le pacha s'avance sur le pont et fait majestueusement un signe qui autorise le sauve-qui-peut général. Aussitôt elles chaussent pêle-mêle leurs *kubkobs* ou sandales de bois très élevées, ramènent leurs voiles que le vent emporte, et, laissant tout à vau-l'eau, se précipitent vers le salon, d'où nous observons leur panique très motivée. A l'entrée, elles s'arrêtent un instant pour descendre des hauteurs périlleuses sur lesquelles elles marchaient, et, prenant à la main leur chaussure, elles défilent entre les deux eunuques, dont l'un tient un fouet, et l'autre ouvre la porte des deux cabines du pacha. Vingt-

deux êtres vivants s'y entassent. Par quel procédé? Je l'ignore, chaque cabine n'ayant, comme on sait, que deux étroites couchettes. Le maître arrive peu après et constate que tout est bien. L'ordre règne à Varsovie. Étranges fruits d'une religion immorale et d'une civilisation criminelle!

Nous sommes vers l'embouchure du Cestrus. C'est en le remontant que Paul, venant de Paphos avec Barnabé, atteint Perga, baignée par le fleuve lui-même. Cette métropole de la Pamphylie avait une population trop exclusivement grecque pour déterminer les deux prédicateurs à y inaugurer leur apostolat d'Asie Mineure. Ils ne firent donc qu'y passer pour aller à Antioche de Pisidie, où les Juifs étaient fort nombreux. C'est seulement à leur retour qu'ils évangélisèrent Perga. Un temple de Diane avait dans cette ville une grande réputation. Il se trouvait, sur une éminence, au levant de l'Acropole. Les débris d'une large colonnade qui, traversant la cité de l'est à l'ouest, subsiste encore, ont dû voir passer les deux apôtres, et une basilique en ruine a peut-être entendu leurs sublimes enseignements. Adalia, au fond du golfe, assise en amphithéâtre autour d'un port excellent, fut le lieu où ils s'embarquèrent pour revenir à Antioche, après leur première mission. Phasalis, Olympus, sont pleines des souvenirs de la civilisation hellénique, et dans des sites très gracieux. A l'arrière-plan nous distinguons le mont de la Chimère, qui jadis, d'après Pline, vomissait des flammes jour et nuit. Il ne fume plus depuis longtemps, mais de